

I

À la découverte d'un nouveau monde

Nous ne vivons pas un choc des civilisations ni une agonie des religions ni même une concurrence entre les systèmes de pensée religieux. Nous assistons au contraire à une mondialisation du religieux et à une convergence des préoccupations liées à la condition humaine. Peut-être est-ce le terme même de religion qui n'est plus adapté à cette globalisation spirituelle pour définir le religieux. Semble préférable celui de « théoculturel » qui applique un prisme perpétuellement renouvelé, commun à l'ensemble des croyances, évoluant favorablement dans un espace démocratique et à vocation laïque, et dont la religion proprement dite ne serait qu'une adaptation à codifier. « Liberté, Égalité, Fraternité » ne sont pas de simples mots. En France, cette trinité définit les trois temps de l'homme et de la femme. « Liberté » les projette vers leur avenir, les rendant responsables de leurs actes, une liberté qui n'est pas uniquement la leur mais aussi et d'abord celle de l'autre. « Égalité » relève les défis du présent, au croisement du droit et de l'équité, ne faisant pas de tous des clones culturels mais des individus maîtres de leur destin. « Fraternité » renvoie chacun à ses racines, renouant avec la tradition africaine et proche-orientale, de ces deux nomades devant un point d'eau récitant les noms de leurs ancêtres à la recherche d'un parent commun pour se reconnaître frères, et pouvoir se désaltérer à la même source, aujourd'hui celle de la République

et de la démocratie. Un dogme optimiste, pas très éloigné du « *In God we trust* » des États-Unis d'Amérique, dont 92 % croient en Dieu, alors qu'à peine 30 % considèrent que leur religion seule mène à la vérité¹. Des dogmes pour permettre à chacun de vivre avec l'autre, qui font autant partie d'un système laïque que d'un système de pensée religieux, puisqu'ils inscrivent l'humain dans un temps qui le transcende. Nous assistons ainsi, inévitablement, à une mutation du concept de laïcité qui, en s'émancipant de ses origines anticléricales et antireligieuses, revêt les habits d'une neutralité pluraliste.

Géographie, économie et religion dessinent et redessinent le visage de l'humanité, lui permettant dans une interaction permanente de s'adapter à l'ensemble des conditions auxquelles elle se trouve confrontée. Les religions n'ont pas émergé par hasard dans une région particulière ou à un temps particulier. Il n'est pas question ici de faire la part de l'histoire et de la religion et de décider lequel vient en premier de l'œuf ou de la poule. Il s'agit d'abord de chercher à comprendre les causes et les effets cachés de la mondialisation sur les relations entre l'*Homo religiosus* et la société dans laquelle il évolue, puis à en maîtriser et gérer les attentes désormais en libre circulation.

La mondialisation possède une véritable force religieuse dans la mesure où elle exerce une influence destinale, irrésistible dans sa capacité à provoquer le changement et à bouleverser de façon radicale l'ordre existentiel de la société. Selon Alejandro Rojas Urrego, « toute rencontre n'est pas une relation et toute relation n'est pas une rencontre² ». C'était vrai alors mais, depuis, notre société s'est globalisée et, désormais, toute rencontre débouche immanquablement sur une relation, parfois conflictuelle, toujours enrichissante.

1. Cf. Pew Forum on Religion and Public Life, *US Religious Landscape Survey*, 2008.

2. Alejandro Rojas Urrego, *Le phénomène de la rencontre et de la psychopathologie*, PUF, 1991.

À la découverte d'un nouveau monde

C'est de la confrontation, et non de l'absence de confrontation, que jaillit la paix. La guerre, affrontement décisif, s'est définie depuis le développement de l'agriculture comme un culte religieux, indissociable du contrôle de la terre et de la femme. Le concept de paix « inventé » par les prophètes bibliques n'a de sens que dans un univers céleste, c'est-à-dire après la vie terrestre. L'affrontement, la confrontation expriment une société en vie. La paix, l'absence d'antagonismes, de chocs, voire de heurts indiquerait une société de l'au-delà, une humanité à l'agonie. La diversité des cultures et des religions, l'émotion de leurs collisions à répétition, les bouleversements nés d'une richesse de différences, le détachement des valeurs d'une terre « sainte » permettent aux individus de tisser des liens que l'on ne cherchait jadis qu'à trancher. La guerre a changé de camp et la coexistence pacifiée de la diversité a supplanté les velléités archaïques d'uniformité.

Albert Einstein dans sa lettre à Sigmund Freud¹ devinait la voie qui mènerait à un monde apaisé à condition que les cultures d'État « abandonnent sans condition leur liberté d'action² », en d'autres termes une partie de leur patrimoine politique, culturel et religieux. De Vienne, en septembre 1932, Sigmund Freud répondit : « L'union fait la force, voyant la fin des affrontements à travers le rassemblement des individus. La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul. » C'est d'une communauté d'intérêts que se formera selon Freud « des attaches d'ordre sentimental », sur lesquelles se fonde la force d'une collectivité. Cet échange entre ces deux génies du XX^e siècle demeure d'une terrible contemporanéité. Nous vivons un bouleversement culturel et religieux,

1. Potsdam, 30 juillet 1932.

2. *Pourquoi la guerre ?*, correspondance entre Albert Einstein et Sigmund Freud, éditée à l'initiative de l'Institut international de coopération intellectuelle – Société des Nations, 1933.

mais ne savons pas encore si nous nous trouvons à la veille d'une ère pacifiée ou d'une nouvelle forme d'affrontement mondial. Reste certain que c'est seulement en travaillant à la connaissance et à la reconnaissance croisées des cultures que nous parviendrons à éviter l'affrontement des particularismes au bénéfice d'un enrichissement collectif.

La globalisation des cultures, la libre circulation des dieux et de leurs fidèles dépassent la simple interaction sociale pour s'inscrire dans une véritable relation au caractère essentiel, une remise en question et le « passage d'un ordre à un désordre prélude à un nouvel ordre¹ ». Il ne s'agit plus d'un face-à-face mais d'un partage de l'espace, d'une véritable rupture temporelle. La rencontre des cultures et de leurs secrets est un déterminant existentiel et non un simple fait déterminé à analyser comme on analyserait les habitudes d'achat dans un supermarché. Les religions ne sont pas une culture parmi d'autres. Elles sont l'essence de nos cultures. Le phénomène de globalisation de l'espace vital remet en question notre perception ordinaire de la société, en agissant sur la façon de vivre, de pratiquer ou de ne pas pratiquer un culte, d'adopter ou pas des valeurs collectives. La mondialisation, avec ses allures de Providence, agit sur la destinée des hommes telle une divinité aux mille visages réorganisant le chaos, imposant le respect – si ce n'est un culte – sans pour autant encore reconnaître son pouvoir évident sur nos civilisations.

On attendait la fin du surnaturel et nous assistons à l'irrésistible individualisation du religieux. Au XIX^e siècle, Henri Heine entendait les clochettes des « sacrements d'un dieu qui se meurt² ». Cinquante ans plus tard, Friedrich Nietzsche se lamentera : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous

1. Édouard Zarifian, « Le désordre de l'autre », in *La rencontre : figures du destin*, Autrement, 1994, p. 114-151.

2. Henri Heine, « De l'Allemagne depuis Luther », in *Revue des deux mondes*, n° 4, 1834.

qui l'avons tué¹ ! », prophétisant la fin des codes moraux et théologiques attachés au christianisme, l'homme renonçant à croire à l'ordre cosmique. Au contraire, à travers le théoculturel, ce sont les codes qui ont survécu, et l'ordre cosmique s'est mondialisé.

APRÈS L'ÉCLIPSE DU SACRÉ

L'histoire n'aura pas mis fin à la dynamique des religions ni au besoin du religieux. L'éclipse du sacré provoquée, selon les rumeurs sociologiques, par les progrès scientifiques, l'industrialisation, l'urbanisation et le « tout-matière » de Karl Marx n'aura pas survécu à la chute du mur de Berlin. Le culte des sciences n'est parvenu qu'à éloigner les limites des mystères, celui de l'économie n'a pas apporté le bonheur et le totalitarisme s'est effondré en Occident faute de combattants, redouté ailleurs comme la peste. Lévi-Strauss nous avait prévenus : « Rien ne ressemble plus à la pensée mythique que l'idéologie politique². » Le sacré aura été le ciment d'un système d'écluses maîtrisant le flux des peuples, des sexes, des idées et des terres. Avec la mondialisation, le sacré est devenu un passeur de frontières, un passe-muraille mettant en contact direct les sociétés traditionnelles avec une sorte de super-organisation socioculturelle. « Le monde futur dira si l'on a encore besoin de Dieu », écrivait Michel Verret en 1961³. Ce sociologue engagé aura eu une réponse qu'il n'attendait pas. Contrairement aux prévisions, le monde une fois globalisé s'est re-sacralisé. Ce fut le cas dans l'ex-URSS, où la fermeture des goulags accompagna la réouverture des églises orthodoxes

1. Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir (Die fröhliche Wissenschaft)*, 1882), LG Flammarion, 1993.

2. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958 ; Pocket, coll. « Agora », 2003.

3. Michel Verret, *Les marxistes et la religion*, Éditions Sociales, 1961.

exprimant le retour de la liberté individuelle. Lors de la perestroïka, la Russie fut le théâtre d'un renouveau religieux observé parmi les différentes communautés chrétiennes, musulmanes, juives et bouddhistes, avec 17 400 organisations religieuses, représentant cinquante-sept confessions différentes.

C'est également le cas en Chine dont la sortie du régime communiste s'accompagne d'une libéralisation des spiritualités traditionnelles comme le bouddhisme mais aussi le taoïsme, l'islam, le catholicisme, le protestantisme, le christianisme orthodoxe, le chamanisme ou encore le zoroastrisme. 31,4 % des Chinois se déclarent bouddhistes, taoïstes, chrétiens, musulmans ou fidèles aux dieux de la Fortune. Les religions asiatiques traditionnelles sont largement majoritaires avec environ 200 millions de fidèles, mais les chrétiens sont passés de 10 millions à la fin des années 1990 à 40 millions aujourd'hui¹ ; soit plus de 2 000 organisations religieuses et 47 instituts religieux différents.

C'est aussi le cas en Europe où l'effacement des frontières a suscité, au cœur de l'Union européenne, un débat sur son patrimoine chrétien, juif et musulman. Concentré sur le fondement du développement spirituel, le bouddhisme était jusqu'à présent considéré comme seule philosophie religieuse compatible avec les autres spiritualités et traditions populaires. Une impression inspirée des conclusions de chercheurs du XIX^e siècle qui décelaient à tort des analogies entre le bouddhisme et le christianisme. Qui croit encore aujourd'hui au mythe d'un Jésus ayant voyagé en Asie pour y chercher la révélation du Bouddha ?

Désormais, les religions vivant au contact les unes des autres semblent à leur tour s'illuminer les unes les autres. Avec un double impact contradictoire et complémentaire : l'indispensable reconnaissance de l'autre et l'irrésistible peur de se désintégrer à son contact.

1. Enquête menée à l'université de Shanghai de 2005 à 2007, cf. *Libération*, 8 février 2007.

À la découverte d'un nouveau monde

La crainte de voir s'évaporer son héritage culturel est à peu près partagée par l'ensemble des nations. La grande majorité des peuples estime déjà que leur culture de vie est en voie de disparition : le Bangladesh semble le plus inquiet de l'érosion de sa société avec 92 % des personnes interrogées par cette étude de Pew Forum réalisée en 2007. 79 % des Espagnols, 77 % des Britanniques, 75 % des Français, 73 % des Américains et 71 % des Canadiens croient à la disparition progressive de leur traditionnelle façon de vivre. Les moins inquiets ? L'Indonésie avec 59 %, l'Égypte, 56 %, la Jordanie, 53 % et les Territoires palestiniens avec 51 %.

Nécessairement, la question se pose : la religion doit-elle être tenue séparée de l'État ? En 2002, 73 % des Turcs acquiescent, alors qu'en 2007 ils ne sont plus que 55 %. Même inquiétude pour l'Inde passant de 78 % en 2002 à 58 % en 2007, et l'Indonésie glissant en cinq ans de 42 % à 28 % de voix favorables pour une gestion indépendante de la religion sans lien avec le gouvernement. La lanterne rouge de la laïcité reste la Jordanie avec 17 %. Néanmoins la tendance internationale est bien à la séparation des Églises et de l'État avec, par exemple, 69 % des Polonais, 60 % des Koweïtiens ou encore 58 % des Libanais¹.

La conviction qu'une religion soit porteuse exclusive de la « Vérité » se dissout avec la mondialisation des cultures et la prise de distance avec une terre mère de la religion et de son peuple. 86 % des bouddhistes, 82 % des juifs, 79 % des catholiques et 56 % des musulmans estiment que des religions différentes peuvent mener à la vie éternelle. Dans cet univers nouvellement partagé, 90 % des bouddhistes, 89 % des juifs, 77 % des catholiques et 60 % des musulmans estiment qu'il existe plus d'une façon d'interpréter et d'enseigner sa religion. Les mouvements religieux les plus inquiets face à la mondiali-

1. Pew Global Attitudes Project, 2007.

sation culturelle restent les Témoins de Jéhovah avec 18 %, les mormons, 43 %, et les Églises évangéliques avec 53 %¹.

LA QUÊTE D'UNE VÉRITÉ HISTORIQUE DE LA RELIGION EST-ELLE D'ACTUALITÉ ?

Émile Durkheim définissait une religion comme « un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées [...] qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent », ajoutant que « la religion doit être une chose éminemment collective »².

C'était en 1912. Aujourd'hui, la mondialisation des cultures, en favorisant l'individualisation des croyances, a expurgé le caractère obligatoire et exclusif d'une religion, imposé à ses membres par le groupe et désormais véhiculé par un individu en interaction permanente avec d'autres croyances et d'autres « vérités ».

La profusion d'ouvrages grand public et d'enquêtes diverses supposés apporter au lecteur la « vraie » vérité sur les traditions religieuses – comme par exemple les très populaires *Bible dévoilée*³, *Jésus après Jésus*⁴, *Jésus contre Jésus*⁵ et autres *Maciste contre Samson*, ou encore le romanesque *Da Vinci Code*, qui remplacent les péplums d'antan par des docufictions – « peopolisent » l'histoire de l'humanité à coups de

1. Cf. Pew Forum on Religion and Public Life, « US Religious Landscape Survey », 2008.

2. Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), PUF, 2008.

3. I. Finkelstein, N. Silberman, *La Bible dévoilée, les nouvelles révélations de l'archéologie*, Bayard, 2002.

4. G. Mordillat, J. Prieur, *Jésus après Jésus : l'origine du christianisme*, Seuil, 2004.

5. G. Mordillat, J. Prieur, *Jésus contre Jésus*, Seuil, 1999.

révélations dignes d'un *Voici* spirituel et jouent sur du velours pourpre comme sur le tapis vert d'un casino. En fait, en matière religieuse, l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence, et traquer la preuve ne peut que déboucher sur une absence de pertinence. L'attente théoculturelle est fondée sur une émotion héritée, sans aucun rapport avec une démonstration scientifique, sociologique, voire historique. Les archéologues ont beau fouiller la terre d'Israël pour prouver que la Bible a raison ou tort, les historiens que Jésus a existé ou pas, ils se trompent de question. L'important n'est pas de confronter les vérités, mais de chercher à comprendre le système de pensée religieux qui anime les hommes. Peu importe de savoir si Moïse a bien traversé la mer Rouge, si Jésus est ressuscité, si Mahomet a été emporté sur son cheval de Jérusalem au paradis d'Allah, si le Bouddha a fait jaillir de son corps du feu et de l'eau, ou si la guerre de Troie s'est bien déroulée selon les récits d'Homère. Comprendre la diversité culturelle et religieuse et en harmoniser les attentes en toute équité exige que l'on ne dresse pas une vérité contre une autre, et qu'on fasse le constat des différences culturelles comme l'on ferait un état des lieux avant d'entrer dans une nouvelle maison. Il s'agit, pour répondre aux attentes théoculturelles dans une société démocratique et laïque, de mettre en évidence tous les éléments qui rassemblent, laissant de côté ceux qui apparemment séparent les hommes. Il s'agit d'abord de comprendre, pour mieux le gérer, ce sentiment, cette émotion liée à l'expérience individuelle des conditions d'une relation nouvelle de l'homme avec un monde qui n'a plus ni frontières ni exclusivité sur une terre sanctifiée. La « modernité » proposait un culte du monde et non un culte de l'autre monde, voulant faire des hommes des citoyens d'ici-bas. Curieux de rappeler que cette vision de l'humanité correspond aux exigences des sadducéens, ces prêtres du temple de Jérusalem au I^{er} siècle attendant des fidèles juifs qu'ils ne s'occupent que de la vie qu'ils vivaient sans donner de priorité au monde après la vie. « Occupe-toi de la vie que tu vis », un commandement religieux que n'aurait pu renier le plus pur des athées.

RENDRE À CÉSAR CE QUI APPARTIENT À L'ÉTAT...

Dina demalkhouta dina, « La loi du royaume est la loi », précisera le Talmud¹. N'est-ce pas en fin de compte l'Évangile qui fondera le concept de laïcité en attribuant à Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu² », donnant une porte de survie aux juifs écrasés par Rome ? Six ans av. J.-C., Judas le Galiléen s'était violemment opposé au recensement organisé par le gouverneur Quirinius sur l'ordre d'Auguste, condamnant le paiement d'un impôt à César comme contraire à l'autorité exclusive de Dieu sur le peuple d'Israël³. La révolte de Judas le Galiléen était bien d'inspiration religieuse. En refusant le recensement, il niait toute légitimité à l'ordre impérial qui semblait se substituer à l'ordre divin, comptant les hommes comme on compte des têtes de bétail. « Pas d'autre maître que Dieu » était, selon Flavius Josèphe, au cœur de la doctrine révolutionnaire de Judas, près de deux millénaire avant « Le Coran est notre Constitution » des Frères musulmans d'Hassan al-Bannâ.

En rendant à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, le christianisme des origines montrera que l'État n'est pas nécessairement l'opposé de la religion. Une innovation sociale et théologique sans précédent reconnaissant qu'il n'y aurait pas d'hostilité de principe entre César et Dieu. Il existerait entre l'État et le religieux une possibilité pratique de coexistence, même si demeure un espace de souveraineté de César sur l'espace religieux. La question soulevée dans l'Évangile de Marc est bien celle d'une double allégeance, spirituelle

1. Principe de la loi orale rédigée et codifiée par la *Michnah* – point de départ du Talmud – entre les années 200 et 220 après J.-C.

2. Marc 12, 13-17.

3. Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, II, § 118.

et terrestre, un équilibre précaire décrit par Victor Hugo dans *Hernani* : « Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire, l'un dans sa pourpre et l'autre dans son blanc suaire, l'univers ébloui contemple avec terreur ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur¹. »

À l'évidence, organiser la diversité des cultures n'est pas une problématique nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est la mondialisation des cultures, et en même temps le rapport des individus avec les fondements d'une croyance religieuse liés à la quête d'un « ailleurs », d'un jardin de la Création, d'un paradis perdu ou d'un monde parfait, une terre où cohabiteront en parfaite équité le lion et l'agneau.

LES ATTENTES CULTURELLES ET RELIGIEUSES ONT UN IMPACT DIRECT SUR LA SOCIÉTÉ

Aujourd'hui, l'autre monde, ce monde « meilleur », le paradis terrestre comme l'enfer, l'« ailleurs » se trouve désormais partout. L'individu évoluant dans un monde sans frontières porte en lui, à sa façon, l'héritage collectif, culturel, historique et religieux de ses ancêtres. Émancipé de sa terre d'origine, l'individu expose de son plein gré ses repères identitaires à des interactions naturelles, à l'autre d'abord, celui qui ne lui ressemble pas, à des attentes spirituelles d'apparences différentes et à des terres à l'histoire particulière. Cette confrontation de l'homme à un milieu en perpétuelle transformation engendre davantage d'intelligence, plus de connaissance et exige davantage d'équité. Il ne s'agit pas, comme l'avancent quelques sociologues, de « bricolage », chacun montant de son côté son puzzle spirituel comme on prépare une recette magique pour accéder à une transcendance dissoute dans un monde trop grand. Il ne s'agit pas non plus d'une nostalgie de Dieu, la foi

1. Victor Hugo, *Hernani* (1830), LG Flammarion, 1987, acte IV, scène 2.

naissant d'un manque, d'une absence parfois, chacun voulant retrouver le goût du chocolat chaud de l'enfance. Ni bricolage ni nostalgie ! La révolution théoculturelle est le résultat de la libre circulation des individus, l'abolition des frontières, la mondialisation des cultures, la globalisation de l'offre spirituelle et la confrontation des cultures et des expériences historiques. C'est une véritable révolution que nous vivons en entrant dans un nouveau cycle religieux.

La dynamique des flux migratoires, l'urbanisation dévorante des populations rurales, l'opposition fantasmagorique entre modernité et religion ont donné des signes inauthentiques d'un athéisme galopant de nos sociétés. Le philosophe athée Michel Onfray convient à son grand dam que « la désaffection de la pratique ne témoigne pas du recul de la croyance. Mieux, la corrélation entre la fin de l'un et la disparition de l'autre semble une erreur d'interprétation¹ ».

En associant à tort volatilité des divinités avec intégrisme religieux, ou urbanisation avec repli ethno-religieux, les analystes du fait social ont fait des contresens. Car les systèmes de pensée religieux ne s'expriment pas à l'image d'un sondage d'opinion. La photographie de l'instant social ne peut être interprétée qu'en enquêtant sur les sources d'une religion et en revenant à l'essence même d'une croyance pour tenter d'en comprendre avec pertinence les altérations. On ne peut s'intéresser aux religions sans prendre en compte le religieux.

L'idée d'islamisation d'un quartier, d'évangélisation « à l'américaine » d'une population, de son éventuelle adhésion à une philosophie bouddhiste ou du retour à un animisme originel est une idée reçue, une rumeur davantage qu'une menace réelle pour la cohésion de la société. En effet, une pensée immigrante est inévitablement sujette à l'influence culturelle de la région d'accueil. Cette relation durable aura aussi un écho coercitif sur les valeurs culturelles dans son

1. Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset, 2005.